

Petits Classiques

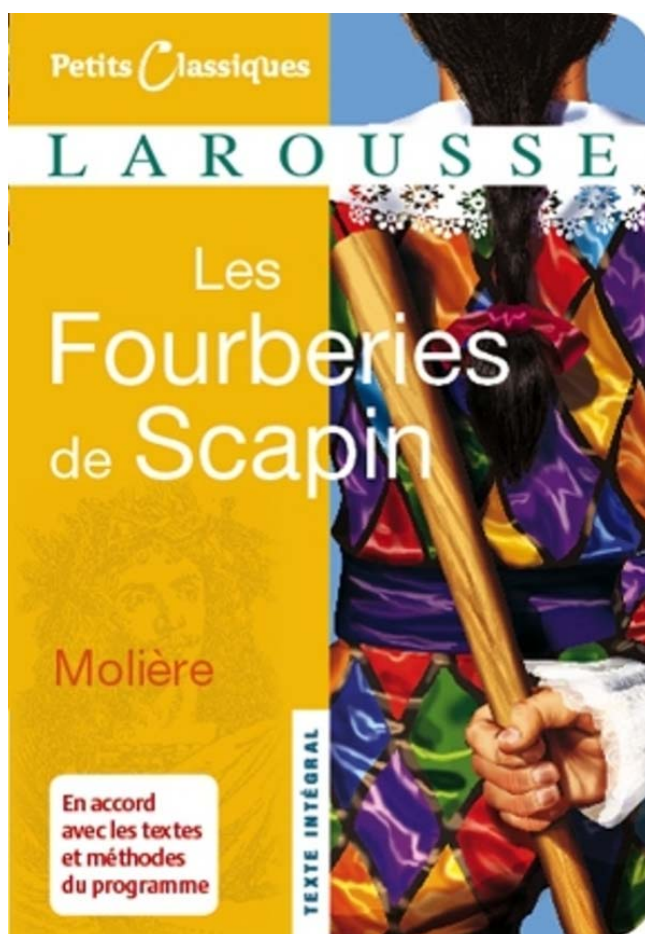
L A R O U S S E

Les Fourberies de Scapin

de Molière

Les sources des Fourberies

par Cécile Pellissier



Voici quelques extraits d'œuvres dans lesquelles Molière a puisé ses idées et son inspiration pour écrire *Les Fourberies de Scapin*. À vous de retrouver les correspondances, les ressemblances et les différences.

La scène d'exposition : informer sur la situation

LÉLIE

Ô fatale nouvelle, et qui me désespère !
Mon oncle te l'a dit ? et le tient de mon père !

ERGASTE

Oui.

LÉLIE

Que pour Éroxène, il destine ma foi !
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi !
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polydore !

ERGASTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore.

LÉLIE

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'épouser dès ce soir !

ERGASTE

Dès ce soir.

LÉLIE

Et tu crois qu'il te parlait sans feinte !

ERGASTE

Sans feinte.

LÉLIE

Ha ! si d'amour tu ressentais l'atteinte,
Tu plaindrais moins ces mots qui te coûtent si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher,
Et cette avare écho, qui répond par ta bouche,
Serait plus indulgente à l'amour qui me touche !

ERGASTE

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté,
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté.
Que désirez-vous plus ?

Jean de Rotrou, *La Sœur*, (1645) Acte I, scène 1.

Avant d'affronter le père : jeu de rôle

ANTIPHON. Dis-moi ce que tu apportes, je t'en prie, et, si c'est possible, en un seul mot.

GÉTA. Je vais le faire.

ANTIPHON. Parle.

GÉTA. Tout à l'heure, au port...

ANTIPHON. Tu veux dire que mon... ?

GÉTA. Tu as compris.

ANTIPHON. Je suis mort !

PHÉDRIA. Hein ?

ANTIPHON. Que faire ?

PHÉDRIA. Que dis-tu ?

GÉTA. Que j'ai vu son père, ton oncle.

ANTIPHON. Mais quel moyen puis-je trouver, pauvre de moi, de parer à cette soudaine catastrophe ? Si mon sort se trouve, Phanie, réduit à ce que l'on veuille m'arracher à toi, alors, pour moi je n'ai plus rien à attendre de la vie !

GÉTA. Eh bien, dans la situation où tu es, Antiphon, il te faut faire preuve d'une vigilance d'autant plus grande ; la fortune aide les gens courageux !

ANTIPHON. Je ne sais plus où j'en suis !

GÉTA. Et pourtant, il est fort nécessaire que tu le saches maintenant, Antiphon ; car si ton père s'aperçoit que tu as peur, il pensera que tu as commis une faute.

PHÉDRIA. C'est vrai !

ANTIPHON. Je ne peux pas me changer.

GÉTA. Que ferais-tu, si tu avais quelque chose de plus pénible encore à faire ?

ANTIPHON. Ne pouvant pas la première, je pourrais encore moins la seconde.

GÉTA. Inutile d'insister, Phédria ; c'est réglé ! Pourquoi gaspiller ici en vain notre peine ? Moi, je m'en vais.

PHÉDRIA. Et moi aussi.

ANTIPHON. Je vous en prie ! Et si je faisais semblant ? Cela suffirait ?

GÉTA. Plaisanteries !

ANTIPHON. Regardez l'expression de mon visage ; eh bien, cela va-t-il, comme cela ?

GÉTA. Non.

ANTIPHON. Et comme ceci ?

GÉTA. Presque.

ANTIPHON. Et ainsi ?

GÉTA. Ça va ! Tiens, reste comme cela, et réponds mot pour mot, du tac au tac, pour que, dans sa colère, il ne t'accable pas de ses cruels propos !

ANTIPHON. Oui, je sais.

GÉTA. Dis que tu as été contraint, contre ta volonté...

PHÉDRIA. Par la loi, un jugement...

GÉTA. Tu y es ? Mais quel est ce vieillard que j'aperçois au bout de la rue ? C'est lui !

ANTIPHON. Je ne puis rester !

GÉTA. Eh là, que fais-tu ? Où vas-tu, Antiphon ? Attends, attends, te dis-je !

Térence, *Phormion* (vers 160 av. J.-C.), Acte I, scène 4.

Les personnages : **Antiphon** correspond à Octave et **Phédria** à Léandre. L'esclave **Géta** correspond à la fois à Sylvestre et Scapin (il devait surveiller les deux jeunes hommes, qui sont cousins germains). **Phanie** correspond à Hyacinte, **Démiphon** à Argante et **Chrémès** à Géronte.

Le mariage forcé : une leçon de philosophie

DÉMIPHON. – Ainsi, finalement, Antiphon s'est marié sans mon consentement ! Ni mon autorité – mais laissons-là l'autorité – mais au moins la crainte de se fâcher avec moi ne l'a retenu ! Aucune honte ! Ô action effrontée ! Ô Géta, le bon conseiller !

GÉTA, *à part*. Ah, enfin !

DÉMIPHON, *seul*. - Que me diront-ils ? Quel prétexte trouveront-ils ? Je me le demande !

GÉTA, *à part*. – Moi, je trouverai bien, ne t'inquiète pas !

DÉMIPHON. – Peut-être me dira-t-il : « Je l'ai fait malgré moi : la loi m'y a contraint » ? J'entends, j'avoue...

GÉTA, *à part*. – Bravo !

DÉMIPHON. - Mais sciemment, sans dire un mot, donner gain de cause aux adversaires, la loi t'y contraignait aussi ?

PHÉDRIA, *bas à Géta*. - C'est dur à avaler !

GÉTA, *même jeu*. – J'arrangerai cela, laisse !

DÉMIPHON. - Je ne sais que faire, car ce qui m'est arrivé dépasse toute attente, toute vraisemblance ; je suis si bouleversé que je ne puis décider mon esprit à réfléchir. C'est pour cela que tout le monde, au moment où les choses vont le mieux du monde, doit alors, plus que jamais, s'exercer en soi-même à supporter le malheur et l'adversité : procès, dommages, exil... ; que celui qui revient de l'étranger envisage toujours une sottise de son fils ou la mort de sa femme ou une maladie de sa fille ; se dire que ce sont là choses qui arrivent à tous, que cela peut se produire, pour que l'esprit ne soit pas surpris ; tout ce qui survient contrairement à cette attente, il faut le considérer comme autant de pris !

GÉTA, *à Phédria*. – Ô Phédria, c'est incroyable combien je surpasse le maître en sagesse ! J'ai réfléchi à tous les malheurs qui peuvent m'arriver, une fois le maître revenu : tourner sans arrêt la meule au moulin, être battu, porter des entraves, travailler au champs ; rien de tout cela n'arrivera qui prenne mon esprit au dépourvu. Et tout ce qui surviendra contrairement à cette attente, je le considérerai comme autant de pris ! – Mais qu'attends-tu pour aborder notre homme et, d'abord, lui adresser aimablement la parole ?

DÉMIPHON. - C'est Phédria, le fils de mon frère, que je vois venir à ma rencontre ?

PHÉDRIA.- Mon oncle, salut !

DÉMIPHON. – Salut ! Mais où est Antiphon... ?

PHÉDRIA. - Que tu reviennes sain et sauf...

DÉMIPHON. - J'en suis persuadé. Mais réponds à ma question.

PHÉDRIA. - Il se porte bien. Il est ici. Mais est-ce que tout, comme tu l'as voulu... ?

DÉMIPHON. - Je le voudrais, certes !

PHÉDRIA. - Que veux-tu dire par là ?

DÉMIPHON. - Tu le demandes, Phédria ? Vous avez conclu ici, en mon absence, un joli mariage !

PHÉDRIA. - Oh, et tu es en colère maintenant contre lui à cause de cela ?

GÉTA, à *part*. - Le bon comédien !

DÉMIPHON. - Moi, que je ne sois pas en colère contre lui ? Mais j'ai hâte qu'il se présente à mes yeux, pour qu'il sache que, par sa faute, un père indulgent s'est transformé en un père impitoyable.

PHÉDRIA. - Mais il n'a rien fait, mon oncle, pour que tu sois en colère.

DÉMIPHON. - Et voilà, c'est toujours pareil ! Ils s'entendent tous; tu en connais un, tu les connais tous !

PHÉDRIA. - Ce n'est pas cela...

DÉMIPHON. - L'un est en faute ; l'autre accourt pour plaider sa cause ; quand c'est l'autre, le premier l'assiste ; ils se prêtent une aide mutuelle.

GÉTA, à *part*. - Le vieux, sans le savoir, a très bien dépeint leurs manières.

DÉMIPHON. - Si ce n'était pas vrai, tu ne te mettrais pas de son côté, Phédria.

PHÉDRIA. - S'il est prouvé, mon oncle, qu'Antiphon a commis une faute qui lui aurait fait porter atteinte à ton bien ou à ta réputation, je ne plaide pas pour empêcher qu'il subisse le châtement qu'il mérite, mais s'il s'est trouvé quelqu'un qui, fort de sa propre malhonnêteté, a tendu un piège à notre jeunesse et l'a emporté, est-ce notre faute, ou celle des juges, qui, souvent, par jalousie dépouillent le riche, ou, par pitié, donnent au pauvre ?

GÉTA, à *part*. - Si je ne connaissais la cause, je croirais qu'il dit la vérité.

DÉMIPHON. - Mais existe-t-il un juge qui puisse reconnaître votre droit lorsque soi-même on ne répond pas un mot, comme il l'a fait ?

PHÉDRIA. - Il s'est conduit comme doit le faire un jeune homme de bonne famille. Une fois venu devant les juges, il n'a pu prononcer ce qu'il avait préparé, tant un sentiment de honte l'a rendu timide et lui a fermé la bouche.

GÉTA, à *part*. - Bravo pour lui ! - Mais qu'est-ce que j'attends pour aborder le maître au plus tôt ? (*Il s'avance vers Démiphon.*) Maître, salut ! Je suis heureux de te voir revenu en bonne santé.

DÉMIPHON. - Oh, vaillant gardien, salut ! Pilier, vraiment de ma famille, toi à qui j'ai confié mon fils en partant d'ici !

GÉTA. - Depuis tout à l'heure, je t'entends nous accuser tous, injustement, et moi, de tous, le plus injustement. Car qu'est-ce que tu aurais voulu que je fasse dans cette affaire ? Les lois ne permettent pas à un esclave de plaider une cause, et il n'a pas le droit de témoigner.

DÉMIPHON. - J'admets tout cela, et je t'accorde encore ceci : surpris, le jeune homme a été intimidé, soit. Toi, tu es esclave. Mais même en admettant qu'elle soit notre parente, il n'était pas indispensable de l'épouser, il fallait faire ce qu'ordonne la loi, lui donner une dot, qu'elle cherche un autre mari. Pour quelle raison a-t-il préféré épouser une pauvre ?

GÉTA. - Ce n'était pas le moyen, c'était l'argent qui manquait.

DÉMIPHON. - Il fallait en emprunter quelque part.

GÉTA. - Quelque part ? Rien n'est plus facile à dire.

DÉMIPHON. - Enfin, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, en prendre à intérêt.

GÉTA. - Oui, tu parles bien. Comme si quelqu'un allait lui faire crédit, toi vivant !

DÉMIPHON. - Non, cela n'ira pas ainsi, c'est impossible ! Que je souffre qu'elle reste mariée avec lui un seul jour ! On n'a pas mérité d'égards. Je veux que l'on me montre l'individu en question, ou que l'on m'indique où il habite.

GÉTA. - Tu veux dire Phormion ?

DÉMIPHON. - Oui, celui qui fut l'avocat de la femme.

GÉTA. - Je vais te l'envoyer tout de suite.

DÉMIPHON. - Et Antiphon, où est-il ?

GÉTA. - Dehors.

DÉMIPHON. - Va le chercher, Phédria, et ramène-le ici.

PHÉDRIA. - J'y vais tout droit.

GÉTA, *à part*. - Il veut dire chez Pamphila.

DÉMIPHON. - Et moi je vais m'arrêter chez moi pour saluer mes dieux pénates; ensuite je me rendrai au forum et je convoquerai quelques-uns de mes amis pour m'assister dans cette affaire, afin de ne pas être pris au dépourvu, si Phormion vient.

Térence, *Phormion* (vers 160 av. J.-C.), Acte II, scène 1.

Les calculs de Scapin

GÉTA. - Oui, par Hercule, à force d'y réfléchir sérieusement moi aussi, j'ai trouvé, je crois, un remède à la chose.

CHRÉMÈS. - Quoi, Géta ?

DÉMIPHON. - Quel remède ?

GÉTA. - En te quittant, j'ai par hasard rencontré Phormion.

CHRÉMÈS. - Quel Phormion ?

GÉTA. - Celui qui, pour cette fille...

CHRÉMÈS. - Je sais.

GÉTA. - J'ai cru bon de sonder ses intentions. Je prends l'homme à part : « Pourquoi, lui dis-je, Phormion, ne t'arranges-tu pas pour régler cette affaire à l'amiable entre nous, plutôt que de mauvais gré ? Mon maître est généreux, et il n'aime pas les procès, et précisément, tout à l'heure, tous ses amis lui ont conseillé unanimement d'expulser la petite... »

ANTIPHON, à *part*. - Qu'est-ce qu'il manigance, où va-t-il en venir à présent ?

GÉTA. - « Tu diras sans doute qu'il subira le châtement prévu par les lois, s'il la met à la porte ? Nous y avons déjà pensé. Las, tu n'as pas fini de transpirer, si tu commences avec cet homme, tant il est éloquent ! Mais je suppose qu'il perde son procès ; ce n'est pas, après tout, une affaire où sa personne est en jeu, il ne s'agit que d'argent. » Sentant que l'homme, à ces mots, faiblissait : « Nous sommes tous les deux seuls, ici, lui dis-je ; allons, dis-moi combien tu veux que l'on te donne, de la main à la main, pour que mon maître ne t'intente pas de procès, que la fille déguerpisse et que toi tu ne nous causes pas d'ennuis... »

ANTIPHON, à *part*. - Les dieux sont-ils avec lui ?

GÉTA : - « ... Car, je le sais bien, pourvu que tu tiennes un peu le langage de l'équité et de la raison, comme c'est un homme excellent, vous n'aurez pas à échanger trois mots l'un avec l'autre aujourd'hui. »

DÉMIPHON. - Qui t'a chargé de tenir ce langage ?

CHRÉMÈS. - Mais si, c'était la meilleure façon d'en venir où nous voulions.

ANTIPHON, à *part*. - Je suis perdu !

DÉMIPHON. - Continue ton histoire.

GÉTA. - D'abord, l'homme se montrait déraisonnable.

CHRÉMÈS: Dis-moi, que réclamait-il ?

GÉTA. - Combien ? Trop ! Ce qui lui est passé par la tête.

CHRÉMÈS. - Parle.

GÉTA. - Si on lui donnait un grand talent...

DÉMIPHON. - Une rossée, plutôt, par Hercule ! Il n'a donc honte de rien !

GÉTA. - C'est précisément ce que je lui ai dit : « Je t'en prie, que serait-ce s'il mariait sa fille unique ? Cela ne lui a pas servi à grand-chose de ne pas en élever ; il s'en est trouvée une pour lui réclamer une dot. » Pour résumer et en finir avec ses sottises, voici finalement, quelle fut sa conclusion : « Moi, dit-il, au début, j'ai eu l'intention d'épouser la fille de

mon ami, comme il se devait : car je me disais qu'il serait fâcheux pour elle, qui est pauvre, d'être donnée comme esclave à un riche : mais j'avais besoin, pour te parler maintenant sans détour, d'une femme qui apportât un peu d'argent pour payer les dettes que j'ai ; et maintenant encore, si Démiphon veut bien me donner autant que ce que je reçois de celle qui m'a été promise, il n'y a aucune femme que j'épouserai plus volontiers que celle qui nous occupe. »

ANTIPHON, à *part*. - Dois-je penser qu'il fait ceci par sottise ou par perversité, sciemment, ou sans s'en rendre compte ? Je me le demande !

DÉMIPHON. - Et s'il devait jusqu'à sa vie ?

GÉTA. - « ... un champ, mis en gage pour dix mines... »

DÉMIPHON. - Allons, allons, qu'il l'épouse ; je les donnerai.

GÉTA. - « ... item, une petite maison, pour dix autres... »

DÉMIPHON. - Eh là, c'est trop !

CHRÉMÈS. - Ne crie pas ; ces dix mines-là, mets-les à mon compte.

GÉTA. - « il me faut acheter une petite servante pour ma femme... Et puis, il est nécessaire d'avoir un petit supplément de mobilier. Il y a des dépenses à faire pour la noce. Pour tout cela, dit-il, mets encore dix mines... »

DÉMIPHON.- Qu'il m'intente plutôt six cents procès ! Je ne donne rien. Pour que cette crapule, par-dessus le marché, se moque de moi ?

CHRÉMÈS. - Je t'en prie, je les donnerai, calme-toi ; arrange-toi seulement pour que ton fils épouse celle que nous voulons.

ANTIPHON, à *part*. - Malheur de moi, Géta, tu m'as tué avec tes manigances !

CHRÉMÈS. - C'est à cause de moi qu'on la chasse, il est donc juste que ce soit moi qui en fasse les frais.

GÉTA. - « ... informe-moi le plus vite possible, dit-il, s'ils me la donnent, pour que je renvoie l'autre, et que je ne reste pas dans l'incertitude ; car les autres ont décidé de me donner la dot dès maintenant. »

CHRÉMÈS. - Qu'on lui donne l'argent immédiatement ; qu'il signifie aux autres la rupture ; qu'il épouse celle-ci.

DÉMIPHON. - Et que cela lui porte malheur !

CHRÉMÈS. - Cela se trouve bien, que j'aie apporté de l'argent avec moi, le revenu que produisent les propriétés de ma femme à Lemnos ; je vais y puiser ; je dirai à ma femme que tu en as eu besoin.

Térence, *Phormion* (vers 160 av. J.-C.), Acte IV, scène 3.

L'appel aux sentiments paternels

TOINETTE. - Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN. - Quel est-il, ce conseil ?

TOINETTE. - De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. - Et la raison ?

TOINETTE. - La raison, c'est que votre fille n'y consentira pas.

ARGAN. - Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ma fille ?

TOINETTE. - Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. - J'en ai affaire, moi [...]. Et je veux que cela soit.

TOINETTE. - Eh ! fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. - Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. - Hé ! non.

ARGAN. - Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE. - On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. - On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. - Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. - Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. - Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. - Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. - Vous ?

ARGAN. - Moi.

TOINETTE. - Bon !

ARGAN. - Comment, bon ?

TOINETTE. - Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN. - Je ne la mettrai pas dans un couvent ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Non ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE. - Non, vous dis-je.

ARGAN. - Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. - Vous-même.

ARGAN. - Moi ?

TOINETTE. - Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. - Je l'aurai.

TOINETTE. - Vous vous moquez.

ARGAN. - Je ne me moque point.

TOINETTE. - La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. - Elle ne me prendra point.

TOINETTE. - Une petite larme ou deux, des bras jetés autour du cou, un « mon petit papa mignon » prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. - Tout cela ne fera rien.

TOINETTE. - Oui, oui.

ARGAN. - Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE. - Bagatelles.

ARGAN. - Il ne faut point dire : Bagatelles.

TOINETTE. - Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*. - Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

Molière, *Le Malade imaginaire* (1673), Acte I, scène 5.

La fourberie de la galère

GRANGER. - [...] Va-t'en donc leur dire, de ma part, que le premier des leurs qui tombera entre mes mains, je le leur renverrai pour rien... Ah ! que diable aller faire en cette galère ?

CORBINELI. - Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER. - Mon Dieu ! Faut-il être ruiné à l'âge où je suis ? Va-t'en avec Paquier : prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense il n'y a que huit jours... Aller sans dessein dans une galère !... Prends tout le reliquat de cette pièce. Ah ! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant !... Paye la rançon, et ce qui en restera, emploie-le en œuvres pies... Dans la galère d'un Turc !... Bien, va-t'en ! Mais misérable, dis-moi que diable allais-tu faire dans cette galère ? Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

CORBINELI. - À quoi bon ces fariboles ? Vous n'y êtes pas, il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER. - Cent pistoles ! Corbineli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot.

CORBINELI. - Mademoiselle Genevot n'était pas trop sotté, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce que l'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER. - Je les ferai mentir... S'en aller dans la galère d'un Turc ! Hé ! quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère ? Ô galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères !

Cyrano de Bergerac, *Le Pédant joué* (1654), Acte II, scène 2.

La fourberie du sac

JOGUENET - [...] Vous allez voir comme vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous là bien à votre aise, et surtout prenez garde de ne point vous montrer et de branler, quelque chose qui puisse arriver.

GARGANELLE - Laisse-moi faire. Je saurai me tenir dans la position qu'il faut.

JOGUENET – Ah ! Faites vite, cachez-vous et laissez-vous mener comme je voudrai. Je veux vous porter de même que si vous étiez une balle de marchandise. Cachez-vous asture, faites vite. Voilà qui est fait. Nous sommes perdus. Voici un spadassin qui vous cherche. Ne branlez pas au moins. Tournez-moi le dos et appuyez la tête à la muraille. (*Ici Joguenet contrefait sa voix, et, s'étant écarté au bout du théâtre, il fait un autre personnage et dit :*) « Quoi ! Je n'aurai pas l'avantage de tuer ce Garganelle ? Quelqu'un ne m'enseignera-t-il pas où il est ? J'ai couru comme un Basque tout le jour sans pouvoir le rencontrer. Sambleu ! Je le trouverai, se fût-il caché au centre de la terre ! Holà ! Hé ! Écoute ici, garçon. Je te baille un louis si tu m'enseignes un peu où peut être Garganelle. Oui, morbleu ! Je le cherche partout sans avoir encore de ses nouvelles (*Ici Joguenet se tourne de l'autre côté du théâtre, et, prenant son ton naturel, dit :*) - Et pour quelle affaire, Monsieur, cherchez-vous le seigneur Garganelle ? Vous me paraissez fort en colère contre lui (*Contrefaisant sa voix :*) - Il me le paiera bien si je le tiens ; je le veux faire mourir sous les coups de bâton. (*Il reprend son ton naturel.*) – Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point aux gens faits comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. (*Il se tourne de l'autre côté et contrefait sa voix.*) – Qui ? Ce fat de Garganelle, ce maraud, ce bélière ? - Le Seigneur Garganelle, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélière, et vous devriez, s'il vous plait, parler d'autre façon. - Comment, coquin, tu me traites ainsi avec cette hauteur ? - Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense injurieusement. - Est-ce que tu es des amis de Garganelle ? - Oui, j'en suis, et de ses meilleurs ; je le servirai toute ma vie. - Ah ! teste ! mort ! tu es de ses amis ? À la bonne heure. Si je le puis rencontrer, ou des soldats de ma compagnie, il n'en paiera pas moins que de sa vie, ou il consentira au mariage que son fils a contracté par Sylvie. De quoi s'est-il allié de le vouloir rompre ? Cependant, coquin, voilà des coups de bâton que je te donne. Porte-lui cela de ma part. (*Ici, Joguenet frappe sur le dos de Garganelle comme si on le battait lui-même, et dit :*) – Ah, Monsieur, tout beau ! ah ! doucement, je vous prie, je n'en suis pas la cause ! Pourquoi me frapper si rudement ? Au secours ! au secours !

GARGANELLE – Ah ! Joguenet, je n'en puis plus. Otons-nous d'ici.

JOGUENET – Hélas ! Monsieur, je suis tout moulu, moi, et les épaules me font un mal si épouvantable que je n'aurai pas les forces de vous porter ailleurs.

Joguenet ou les Vieillards dupés, Acte III, scène 2.

Ce texte a été découvert en 1865. Son auteur, et la date exacte de sa parution sont inconnus. S'agit-il d'une pièce de Molière qu'il a écrite quand il était plus jeune, d'une comédie d'un auteur de son temps qu'il aurait imitée, ou bien d'une œuvre parue après Les Fourberies de Scapin, et dont on aurait repris un passage ? On n'a pas encore trouvé de réponse à cette question...

TABARIN. - Il faut que je vous conte un plaisant trait. Comme vous m'avez envoyé chercher le capitaine Rodomont, j'ai rencontré un de ces coupeurs de bourses de la Samaritaine, lequel voulait entrer dans le logis, sachant bien que le maître n'y est pas, et vous enlever. J'ai eu l'industrie de le faire entrer dans ce sac. C'est pourquoi je me suis armé de bâtons et de houssines, afin de le frotter de tête en pied.

LUCAS. - Voici les parents qui viennent ; il n'y a qu'à leur demander la vieille. Comptez, parents, comptez les cinquante mille écus !

ISABELLE. – Vraiment, nous te les compterons, et en belle monnaie !
Frappons, frappons !

Tabarin : *Farces tabariniques, non encore vues ni imprimées* (1624) -
Seconde farce

Le conte de Zerbinette

GENEVOTE. - [...] Toute la pénitence que je vous ordonne pour votre faute, c'est de rire avec moi d'un petit conte que je suis ici venue pour vous faire. Ce conte, toutefois, se peut bien appeler une histoire, car rien ne fut jamais plus véritable. Elle vient d'arriver, il n'y a pas deux heures, au plus facétieux personnage de Paris, et vous ne sauriez croire à quel point elle est plaisante. Quoi, vous n'en riez pas ?

GRANGER. - Mademoiselle, je crois qu'elle est divertissante au-delà de ce qui le fut jamais ; et je le dois croire pour cela seulement que vous le dites, mais...

GENEVOTE. - Mais vous n'en riez pas ?

GRANGER. - Ha a, a, a, a.

GENEVOTE. - Il faut, avant que d'entrer en matière, vous anatomiser ce squelette d'homme et de vêtement. Voici l'heure environ que le soleil se couche, c'est l'heure aussi, par conséquent, que les lambeaux de son manteau se viennent rafraîchir aux étoiles. Leur maître ne les expose jamais au jour, parce qu'il craint que, le soleil prenant une matière si combustible pour le berceau du phénix, il ne brûlât et le nid et l'oiseau. [...]. Hé bien, monsieur, ne voilà pas un joli Ganymède ? Et c'est pourtant le héros de l'histoire que je veux conter. Cet honnête homme qui régenté une classe dans l'Université, le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin... Mais riez donc !

GRANGER. - Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE. - Ce vieux rat de collègue a un fils qui, je pense, est le receleur des perfections que la Nature a volées au père, ce chiche penard, ce radoteux...

GRANGER. - Ah ! malheureux, je suis trahi ! c'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. Mademoiselle, passez ces épithètes, il ne faut pas croire tous les mauvais rapports, outre que la vieillese doit être respectée.

GENEVOTE. - Quoi ! le connaissez-vous ?

GRANGER. - Non, en aucune façon.

GENEVOTE. - Oh bien, bien, écoutez donc. Ce vieux bouc voulait envoyer son fils en je ne sais quelle ville, pour s'ôter un rival ; et afin de venir à bout de son entreprise, il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier, et lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut. Mais le fils n'est pas longtemps créancier de cette fourbe. Comment ! vous ne riez point de ce vieux bossu, de ce maussadas à triple étage ?

GRANGER. - Baste, baste, faites grâce à ce pauvre vieillard !

GENEVOTE. - Or, écoutez le plus plaisant. Ce goutteux, ce loup-garou, ce moine-bourru...

GRANGER. - Passez outre, cela ne fait rien à l'histoire.

GENEVOTE. - Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle pour faire un présent à son oncle le Vénitien ; et son fils, un quart d'heure après, lui manda qu'il venait d'être pris prisonnier par les pirates turcs, à l'embouchure du golfe des Bonshommes ; et ce qui n'est pas mal plaisant, c'est que le bonhomme aussitôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune, elle ne courra point de risque sur la mer du Levant.

GRANGER. - Traître Corbineli, tu m'as vendu ! mais je te ferai donner la salle.

Cyrano de Bergerac, *Le Pédant joué* (1654), Acte III, scène 2.